

Le temps était très-serein, mais extrêmement froid. Le mercure du thermomètre était fort bas.

Quand on arrive à l'endroit où l'on doit passer la nuit, on débarrasse de neige l'emplacement que l'on veut occuper; on couvre la terre de branches de pins sur lesquelles les voyageurs étendent leurs couvertures; ils s'enveloppent dans leurs capotes et se couchent autour du feu que l'on allume au centre. On dort ainsi à la belle étoile, même par un froid de 15° au-dessous de zéro. Une des précautions les plus essentielles à prendre, est de suspendre les provisions aux arbres, pour qu'elles soient hors de la portée des chiens, ces animaux étant toujours affamés quoiqu'on les nourrisse bien.

On suivit les rives de la Saskatcheouan, en voyageant au sud sud-ouest; elles sont en quelques endroits dégarnies de bois; ailleurs il y croît des saules et des peupliers, le pays est fort plat; vers la fin du voyage on souffrit de la disette des vivres, c'était un faible prélude de ce que l'on devait éprouver par la suite.

Carlton-House où l'on arriva le 51 janvier est un poste de la compagnie de la baie d'Hudson. Il s'y trouvait en ce moment des Assiniboïnes ou Indiens-Pierre, fameux pour leur caractère perfide et féroce. Leur physionomie est bien trompeuse, car il est difficile d'en voir une qui soit plus

douce et plus agréable. Ils ont, de concert avec les Cris, chassé des bords de la Saskatchaouan, les Yatchi-Thinyouvoek ou Indiens-Esclaves. Ceux-ci sont allés plus à l'ouest, aux pieds des Monts-Rocailleux, et se sont tellement accrus qu'ils sont devenus un objet de terreur pour les Assiniboïnes eux-mêmes. Ils ont beaucoup de chevaux, font usage des armes à feu, et recherchent les marchandises européennes. Pour se les procurer, ils font une chasse assidue aux castors et autres animaux à fourrure. Ils se nourrissent principalement de la chair des bisons.

Le poste de Carlton-House est situé par 52° 50' nord, et 106° 12' est. Le pays des environs est fertile; le grain et les pommes de terre croissent à merveille. La Saskatchaouan passe à un quart de mille à l'ouest ou à gauche du fort; cette rivière vient des Monts-Rocailleux qui sont éloignés de 130 milles. Tout le pays vers le sud n'offre qu'une plaine unie et nue qui s'étend jusqu'aux sources du Missouri et de l'Assiniboïne.

Le 9 février M. Franklin et ses compagnons partirent pour l'île à la Crosse, poste qui est situé au nord de Carlton-House. Ils traversèrent un terrain montueux et entrecoupé de lacs et de ruisseaux, jusqu'à la rivière du Castor. Ils rencontrèrent quelques familles d'Indiens et des cabanes abandonnées. Le 17 ils arrivèrent à un

petit poste de la compagnie de la baie d'Hudson, de l'autre côté de la rivière; la compagnie rivale a aussi un petit fort. Ils en repartirent le 20; on atteignit le 23 le poste de l'île à la Crosse, placé au sud d'un lac qui porte ce nom. Il lui vient d'une île dans laquelle les Indiens se réunissaient pour jouer à la crosse.

Les deux compagnies ont là des comptoirs que leur position rend importants, parce que c'est le point de communication des territoires d'Athapaska et de Columbia avec le Missinipi qui coule vers le lac de l'île au Pin. Le pays voisin est plat et entrecoupé de lacs et de rivières; les castors et autres animaux y ont beaucoup diminué. Ces forts sont fréquentés par les Cris et les Chipéouans; ils y apportent au printemps les fourrures qu'ils se sont procurées en hiver, et y viennent chercher en automne les munitions et les objets dont ils ont besoin. Le fort de la compagnie de la baie d'Hudson est situé par $55^{\circ} 25'$ nord et $107^{\circ} 51'$ ouest. M. Clark, l'agent de cette société, avait demeuré pendant quelques années sur les bords du fleuve Mackenzie, et s'était même assez avancé vers son embouchure pour rencontrer les Eskimaux en grand nombre. Ils prirent une attitude si hostile, qu'il ne jugea pas convenable d'essayer de former aucune liaison avec eux, et se retira le plus tôt qu'il put.

Les voyageurs quittèrent ce lieu le 5 mars; passèrent sur les lacs Cléar, du Bison, et Méthye qui communiquent entre eux. Les compagnies ont des postes sur les rives des deux derniers. M. Franklin vit dans l'un d'eux, deux chasseurs métis chipéouans auxquels il adressa des questions sur le pays qu'il devait traverser; ils ne connaissaient rien au-delà du lac Athapaska. Ils parlèrent de Hearne et de Matonabbi, son compagnon. Ce voyage avait eu lieu avant qu'ils fussent au monde, mais ils se souvenaient de l'expédition de Mackenzie à la mer polaire.

On arriva le 13 au pied des montagnes qui séparent les eaux du lac Ouinipeg de celles des lacs qui envoient les leurs à la mer polaire. Cette chaîne est bien boisée et coupée par des ravines profondes. C'est celle qui, d'après le rapport de Mackenzie, se dirige en s'abaissant vers le sud-ouest par $53^{\circ} 36'$ nord et $115^{\circ} 45'$ ouest, entre le Saskatchewan et l'Elk-River. De ce point, elle paraît courir au nord. Au bout d'un portage de douze milles, on parvint sur les bords du Cléar-Water-River. Ses rives des deux côtés sont hautes, rocailleuses et pittoresques. Cette rivière, dont le cours est de l'est à l'ouest, se jette dans l'Athapaska, ou Elk-River, qui vient du sud-ouest et coule droit au nord. On rencontra plusieurs cabanes d'Indiens.

Le poste de Pierre-au-calumet où l'on s'arrêta le 19, était alors sous les ordres de M. John Stuart, membre de la compagnie du nord-ouest, qui avait traversé deux fois le continent et était allé jusque sur les bords du Grand-Océan; il connaissait parfaitement la manière de voyager dans ces régions peu habitées et les incommodités auxquelles on est exposé dans ces excursions. Il ne savait rien sur le pays au nord du lac de l'Esclave; mais il pensa que l'on pourrait obtenir des renseignemens sur ce point, de la bouche des Indiens qui vont dans les pays au nord de ce lac; ajoutant néanmoins qu'ils ne viennent pas aux forts avant le printemps.

Il y a des sources de bitume dans plusieurs des îles voisines de la loge, et les pierres du bord de la rivière, sont fortement imprégnées de cette substance. D'autres sources déposent du sel sur le bord de marais peu éloignés.

Les ouragans, la neige qui tombait en abondance, et le froid, rendirent le reste du voyage fort désagréable jusqu'au fort Chipeouan, sur le bord du lac Athapaska, où M. Franklin arriva le 26 mars. Il avait parcouru 857 milles depuis son départ de Cumberland-House.

Pendant qu'il prenait des informations sur la poursuite ultérieure de ses projets, il arriva au fort un vieux chef chipeouan. Il était beau-fils de

Matonabbi qui avait accompagné Hearne, et il avait lui-même fait partie de la troupe; mais étant alors très-jeune, il avait oublié presque toutes les circonstances de l'expédition. Toutefois il confirmait les principales circonstances racontées par Hearne, et assurait que l'on était arrivé jusqu'à la mer; quoiqu'il convint que personne n'en avait goûté l'eau. Il était le seul de la bande qui fût encore en vie. M. Franklin, d'après le bon témoignage que l'on rendait de ce vieil Indien, lui donna une médaille que celui-ci reçut avec reconnaissance et termina un long discours à ce sujet, en protestant qu'il la garderait toute sa vie.

Le 10 mai on eut les premiers indices du printemps: les fleurs de la pulsatille s'ouvrirent; les feuilles des arbres commencèrent à se montrer; les cousins se portèrent dans les appartemens chauds; cependant le lac était encore pris par les glaces. Le 17 et le 18 il tomba des torrens de pluie; il fit des éclairs, on entendit le tonnerre. Ce temps humide fit fondre la glace si rapidement, que le 24 elle avait entièrement disparu de la surface du lac. Les agens des deux compagnies ne tardèrent pas à arriver avec les fourrures qui, des différens postes, sont expédiées aux dépôts.

Toutes les personnes que M. Franklin consulta s'empressèrent de lui donner des renseignemens.

Mais lorsqu'il en vint aux arrangemens relatifs à la continuation de son voyage, il reconnut avec peine que les comptoirs des deux sociétés étaient mal approvisionnés de marchandises, de sorte qu'il n'était pas possible de lui en fournir une grande quantité; d'ailleurs il se présentait peu de Canadiens pour l'accompagner.

Heureusement des nouvelles apportées le 3 juin, du grand lac de l'Esclave, par un membre de la compagnie du Nord-Ouest, firent changer cet état de choses. Il annonça que le principal chef des Indiens-Cuivre avait appris avec joie l'arrivée des voyageurs et donné tous les détails qu'il savait sur la route à tenir pour arriver à la mer par le fleuve Copper-Mine. Il s'était engagé à suivre l'expédition avec ses gens, comme guides et chasseurs. Ils devaient l'attendre au fort Providence, sur la rive septentrionale du lac de l'Esclave. Ils ne doutaient pas que l'on ne trouvât des moyens de subsistance en se rendant à la mer. Ces informations produisirent un si bon effet sur l'esprit des Canadiens, que leurs craintes diminuèrent beaucoup, et que plusieurs parurent disposés à se joindre à l'expédition. Dès le soir même, il y en eut dix qui offrirent leurs services, ils furent acceptés. En quelques jours, on en engagea quinze dont deux étaient des interprètes.

On a vu dans le voyage de Mackenzie que la

partie orientale du lac Athapaska porte le nom de lac des Montagnes; il lui a été donné avec raison, sa rive septentrionale et les îles qu'il renferme étant hautes et rocailleuses; la côte méridionale, au contraire, est unie. C'est un terrain d'alluvion sujet à être inondé parce qu'il est situé entre les bras de l'Elk-River, et extrêmement coupé par des canaux. Les rochers du nord sont de syenite, recouvert d'une couche de terre fort mince, et sur laquelle croissent néanmoins des sapins, des peupliers, et toutes sortes d'arbrisseaux. Dans ce moment, la verdure tendre du feuillage, et les fleurs des plantes rendaient le coup-d'œil enchanteur. Quelques-unes des montagnes voisines atteignent à une hauteur de 600 pieds, à un mille de distance de la loge; de leur sommet on jouit d'une perspective magnifique. Au sud et au sud-ouest, le pays est montagneux. Les Cris se procurent dans ces hauteurs le gibier dont ils se nourrissent, et l'écorce dont ils font leurs canots.

Les personnes qui habitent ce poste, dépendent, pour leur subsistance, du poisson qu'on pêche dans le lac; il est généralement abondant pendant l'hiver. Les sauvages fournissent de la chair d'élan et de bison; elle est sèche ou broyée pour faire du pémican. On en fait provision pour fournir aux agens que l'on expédie en hiver pour recueillir les fourrures chez les sauvages, et pour

les équipages des canots qui, au printemps, les transportent aux dépôts.

A cette même époque, les Indiens arrivent au fort pour régler leurs comptes, et pour se procurer les marchandises dont ils ont besoin pour l'hiver. Leur réunion est ordinairement accompagnée de bruit et de tumulte, parce que les chasseurs reçoivent une si grande quantité d'eau-de-vie, que leur ivresse dure plusieurs jours de suite. Comme la provision de liqueur était peu abondante cette année, M. Franklin eut le plaisir de les voir généralement sobres.

Ces Indiens appartiennent à la grande famille des Chipeouans ou Indiens du Nord, dont les dialectes sont parlés sur les bords du fleuve Mackenzie, de l'Ondjigah, et par les nombreuses tribus de la Nouvelle-Calédonie à la côte nord-ouest de l'Amérique, ainsi que Mackenzie l'a reconnu dans son voyage. Ils se donnent en général le nom de Dinnis (hommes), et chaque tribu y ajoute, pour se distinguer, un surnom qui est pris de la rivière, du lac près duquel ils chassent, ou du canton qu'ils ont quitté le plus récemment. Ceux qui fréquentent le fort Chipeouan sont les Sâ-issâ-Dinnis (Indiens du soleil levant ou de l'est) : leur territoire de chasse était originairement entre l'Athapaska, le grand lac de l'Esclave et le Missinipi. Ce territoire, appelé le pays des

Chipeouans, ou la région stérile, est fréquenté par de nombreux troupeaux de rennes qui fournissent aux Indiens une nourriture fraîche et de bons vêtemens; les agens des compagnies s'efforcent de les tenir dans le pays plus à l'ouest où les castors habitent.

M. Franklin observe que le tableau de ces peuples, tracé par Hearne et par Mackenzie, est si exact et si détaillé, qu'il ne peut rien ajouter, surtout ne les ayant vu qu'en passant. Ce voyageur ajoute que depuis qu'ils se sont familiarisés davantage avec les Européens, ils ont discontinué leurs expéditions guerrières contre les Eskimaux; cependant ils ne parlent de ce peuple qu'avec l'expression d'une haine invétérée.

Le temps fut très-variable pendant le mois de juin. Le 25 le thermomètre marqua 14° R. Le canot d'écorce que l'on construisait pour l'expédition fut terminé le 2 juillet. Le 13, M. Richardson, M. Hood et le reste de la troupe qui étaient restés au fort Cumberland, arrivèrent au fort Chipeouan. Ils amenaient deux canots remplis de marchandises, mais ayant peu de provisions, leur voyage avait été fort prompt; malheureusement un canot ayant chaviré en passant un rapide, un de leurs bateliers s'était noyé.

Avant de se mettre en route pour rejoindre M. Franklin, M. Hood, le midshipman, avait

fait un petit voyage aux monts Baskian, situés au sud de Cumberland-House. Il partit le 23 mars avec deux hommes qui allaient chercher de la viande avec leurs traîneaux attelés de chiens. Il fut de retour le 9 avril. Ces montagnes sont éloignées de cinquante milles du lac de l'île au pin, d'où on les aperçoit très-bien; par conséquent, leur hauteur doit être au moins de 350 toises; c'est peut-être la plus grande élévation qui se trouve entre l'océan atlantique et les monts rocaillieux. Le terrain qui sépare le lac de l'île aux pins de ces montagnes est entrecoupé de collines, de marécages et de petits lacs. M. Hood visita plusieurs tentes d'Indiens; ils souffraient tous de la disette: aussi dévorèrent-ils avec une voracité incroyable un élan qui fut tué dans le voisinage de leur demeure.

M. Richardson avait eu la précaution d'engager dix Canadiens à Cumberland-House; ils montraient tous la meilleure volonté d'aller aussi loin qu'on voudrait les conduire; ainsi l'on put renvoyer ceux que l'on avait retenus précédemment et qui commençaient à montrer du repentir de la promesse qu'ils avaient faite. Les agens des compagnies avaient recommandé aux voyageurs d'avoir avec eux seize Canadiens, afin de pouvoir se défendre contre les Eskimaux en cas de besoin. Ce nombre était complet; ils emmenaient de plus

Jean Hepburn, matelot anglais, dont la fidélité et l'intelligence avaient déjà été éprouvées: on devait trouver deux interprètes au grand lac de l'Esclave; enfin une Chipeouane accompagnait la troupe. On prit une provision de vêtemens suffisante pour habiller tous les hommes et pour faire des présens aux Indiens, mais on ne put se procurer ni munitions, ce qui était pourtant l'article essentiel, ni eau-de-vie, et l'on n'emporta qu'une petite quantité de tabac.

Le 18 juillet, les ballots de marchandises furent répartis entre trois canots; la provision de vivres n'étant pas forte, cette circonstance ne diminua en rien la bonne humeur des canadiens qui partirent fort gaîment. Les voyageurs depuis leur départ du lac Ouinipeg, avaient suivi la même route que Mackenzie dans son premier voyage; ils firent de même jusqu'au grand lac de l'Esclave, dans lequel ils entrèrent le 24 juillet. Alors ses bords n'étaient pas fréquentés habituellement par les agens des compagnies commerciales. En 1820, chacune avait des postes sur une petite île située à l'embouchure du Slave-River dans le lac.

On augmenta dans cet endroit la provision de vivres, on engagea un nouvel interprète, on repartit le 27, on suivit la rive orientale du lac, et le 28 on atterrit au fort Providence, qui est près

de son extrémité nord-est. Il appartient à la compagnie du nord-ouest.

M. Wentzel, un de ses employés, avait promis à M. Franklin de l'accompagner au nord. Il attendait les voyageurs au fort Providence avec un des interprètes et un des guides indiens; le chef Akaitcho et les autres étaient campés à une certaine distance du fort, dans un lieu favorable à la pêche. Dès qu'il eut été instruit de l'arrivée de M. Franklin par un feu qui fut allumé sur le sommet d'une colline, il envoya un messenger annoncer sa visite pour le lendemain matin. On lui fit parvenir les présens accoutumés en tabac et autres objets.

Les fonctions de M. Wentzel qui connaissait parfaitement les Indiens et parlait le Chipeouan, étaient de s'occuper d'eux spécialement, de surveiller les Canadiens, de faire la provision et la distribution des vivres, et de partager aussi les autres marchandises.

Instruits que l'apparence extérieure produit une impression durable sur les Indiens, les voyageurs mirent leurs uniformes, et chacun suspendit une médaille à son cou pour recevoir le chef. Le pavillon anglais flottait au-dessus de leur tente.

« Le 30 juillet, dit M. Franklin, nous vîmes une file de canots indiens s'avancer en bon ordre; quand ils s'approchèrent, nous reconnûmes le chef qui était dans le plus avancé, deux hommes

le conduisaient à la pagaye. En débarquant au fort, Akaitcho prit un air très-grave, et marcha droit à M. Wentzel d'un pas mesuré et plein de dignité, ne regardant ni à droite ni à gauche les personnes qui s'étaient rassemblées sur le rivage pour être témoins de son arrivée, et conservant la même immobilité jusqu'au moment où il entra dans la salle et fut présenté aux officiers. Ayant fumé sa pipe, bu un peu d'eau-de-vie et d'eau, et donné un verre de ce mélange à chacun de ses compagnons qui s'étaient assis sur le plancher, il entama sa harangue. « Je me réjouis, dit-il, de
« voir de si grands chefs dans mon pays; ma tribu
« est pauvre, mais nous aimons les hommes
« blancs qui ont été nos bienfaiteurs; j'espère
« que leur visite nous occasionera beaucoup de
« bien. Le bruit qui a précédé votre arrivée m'a
« causé un grand chagrin. On avait d'abord dit
« qu'un grand chef de la médecine vous accom-
« pagnait et qu'il était capable de rappeler les
« morts à la vie. Je m'en suis réjoui; l'espoir de
« revoir mes parens défunts avait animé mes es-
« prits; mais d'après ce que l'on m'a dit depuis,
« ces vaines espérances se sont évanouies. Il me
« semble actuellement que mes amis ont été ar-
« rachés une seconde fois à mon affection. Faites-
« moi, je vous prie, connaître exactement la na-
« ture de votre expédition. »

« Je sus que ce discours était préparé depuis plusieurs jours , et j'essayai d'expliquer au chef, l'objet de notre mission de la manière la plus propre à l'engager à ne négliger aucun effort pour nous servir. Je lui dis donc : « Nous avons été envoyés
 « par le plus grand chef du monde , qui est aussi
 « le souverain des deux compagnies commerçantes dans ce pays : il est ami de la paix et prend
 « à cœur les intérêts de toutes les nations. Ayant
 « appris que ses enfans dans le nord avaient
 « grand besoin de plusieurs marchandises à cause
 « de la longueur et de la difficulté de la route
 « actuelle , il nous a envoyés pour chercher un
 « passage par mer ; si nous trouvons ce passage ,
 « de grands vaisseaux pourront transporter plus
 « aisément de grandes quantités de marchandises
 « dans ton pays. Nous ne sommes pas venus
 « pour trafiquer : nous n'avons eu pour objet
 « que de faire des découvertes pour le bien de ta
 « nation et de toutes les autres. Nous avons été
 « chargés de prendre des informations sur la nature
 « de toutes les productions des pays que
 « nous traverserons , et notamment sur leurs habitans : nous demandons l'aide des Indiens
 « pour nous guider et nous pourvoir de nourriture. Enfin le grand chef nous a particulièrement enjoint de recommander que toutes les
 « hostilités cesseraient dans ce pays , surtout

« entre les Indiens et les Eskimaux , qu'il regarde
 « comme ses enfans , de même que les autres
 « peuples. Si une querelle s'élève entre les tiens
 « et les Eskimaux , alors tu perdras tous les avantages qui doivent résulter de l'expédition. La
 « grande distance que nous avons parcourue pour
 « arriver jusqu'ici , est cause que nous n'avons
 « pas beaucoup plus de marchandises qu'il ne
 « nous en faut pour l'usage de notre troupe ; cependant on va t'en offrir quelques-unes en
 « présent , et à notre retour , toi et les tiens vous
 « serez récompensés en vêtemens , munitions ,
 « tabac et outils en fer ; de plus , vous serez déchargés de toutes vos dettes envers la compagnie du nord-ouest. »

« Akaitcho ou le grand pied m'assura que sa troupe et lui nous accompagneraient jusqu'à la fin de notre voyage , et qu'ils feraient leur possible pour nous approvisionner de vivres. Il convint que sa nation avait fait la guerre aux Eskimaux , mais assura qu'actuellement ils désiraient la paix , et que tous étaient unanimes dans leur opinion sur la nécessité de s'abstenir de tout acte d'hostilité envers ce peuple ; il ajouta cependant que les Eskimaux étaient des traîtres , et nous recommanda de n'avancer de leur côté qu'avec précaution. »

Les renseignemens qui furent ensuite donnés

par Akaïtcho et par les siens sur la route conduisant au fleuve Copper-Mine, et sur son cours vers la mer, coïncidaient sur les points principaux avec ceux que l'on avait déjà reçus, ils en différaient sur la nature de la côte; cependant toutes ces informations étaient vagues et peu satisfaisantes. Aucun homme de la tribu d'Akaïtcho n'était allé à plus de trois journées de marche le long de la côte de la mer, à l'est de l'embouchure du fleuve.

L'eau étant très-haute en ce moment, les guides indiens recommandèrent d'aller au fleuve par une route plus courte que celle qu'ils avaient déjà proposée; ils fondèrent leur motif de ce changement sur la probabilité de trouver une plus grande quantité de rennes en suivant le chemin qu'ils indiquaient en dernier lieu. Alors ils tracèrent, sur le plancher avec du charbon, une carte représentant une chaîne de vingt-cinq petits lacs qui s'étendaient vers le nord, et dont à peu près une moitié étaient liés entre eux par une rivière qui tombe dans le grand lac de l'Esclave, près du fort Providence. Keskarrahs, un des guides, prit à son tour le charbon et dessina le fleuve Copper-Mine, traversant le lac le plus éloigné, et coulant à l'ouest vers le grand lac de l'Ours, puis de là vers la mer. L'autre guide le fit aller du premier lac droit à la mer, mais après avoir un peu

disputé, il convint de l'exactitude du premier dessin. Celui-ci qui était frère aîné d'Akaïtcho, raconta qu'il avait accompagné Hearne dans son expédition; quoiqu'il fût bien jeune à cette époque, il se souvenait encore de plusieurs circonstances de ce voyage, et notamment du massacre des Eskimaux.

Ces Indiens indiquèrent un autre lac à peu près à trois journées de distance au sud du fleuve; Akaïtcho conseilla de placer sur ses bords l'établissement pour passer l'hiver prochain, parce que les rennes devaient y passer en automne et au printemps; il ajoutait qu'il était poissonneux, et qu'il croissait tout à l'entour assez de bois pour construire la maison et pour se chauffer. Ces considérations importantes déterminèrent M. Franklin à suivre la route que ces Indiens proposaient en ce moment. Ils ne purent indiquer avec précision, avant de connaître la manière de voyager de la troupe, le temps qu'il faudrait pour arriver au lac; ils supposaient néanmoins que ce trajet ne serait que de vingt jours. M. Franklin espérait que dans ce cas, s'il pouvait se procurer des provisions suffisantes, il aurait le temps de descendre le fleuve jusqu'à une distance considérable, et peut-être même jusqu'à la mer, puis de revenir au lac avant le commencement de l'hiver.

Il avait d'abord eu le projet de descendre le